

Avant-propos

Le marxisme est sans doute un des phénomènes les plus extraordinaires de l'histoire de l'idéologie. Moins d'un siècle après la mort de Marx, sa théorie était devenue la doctrine officielle de pays dont le nombre d'habitants dépasse le quart de la population mondiale. En France, jusqu'à vingt-cinq pour cent des électeurs ont voté communiste, c'est-à-dire se réclamaient du marxisme, et parmi ceux qui votaient socialiste, beaucoup s'en réclamaient aussi. On trouve des chiffres du même ordre en Italie. Ce phénomène ne concerne pas seulement les milieux populaires. Emmanuel Le Roy Ladurie notait que, pendant les années vingt, « l'influence marxiste a été capitale » chez les historiens même si elle a été « en même temps assez cachée¹. » On ne fait plus l'histoire comme on la faisait avant Marx. Et au-delà de l'histoire, pendant une longue période qui a suivi la victoire de 1945, le marxisme fut l'idéologie dominante chez les intellectuels : « Le marxisme, disait Jean-Paul Sartre, est l'horizon indépassable de notre temps. » Pierre Chaunu pouvait dire, parlant de Marx : « Nous lui devons tous quelque chose². » Aux États-Unis, dans le sanctuaire du capitalisme, on trouvait, en 1980, des dizaines de revues d'inspiration marxiste et on estimait qu'il y avait, alors, plus de dix mille universitaires adhérents aux thèses de Marx, dans un pays, il est vrai, comptant plus de quatre mille établissements d'enseignement supérieur.

La rapidité d'expansion du marxisme dépassait même celle de l'islam. La comparaison avec une religion, comme nous le verrons, n'est d'ailleurs pas sans signification.

1. *L'Express*, 27 août 1973.

2. *Le Monde*, 19 mars 1976.

Il est vrai qu'on a assisté à un reflux encore plus rapide sinon à sa quasi disparition, il ne reste que Cuba, le Vietnam, peut-être le Laos et purement verbalement la Chine.

La cause de ce reflux est claire : le triple échec des régimes dits marxistes. Échec humain tout d'abord. Toutes les atrocités du stalinisme, du maoïsme, des régimes qui leur sont apparentés ou qui leur ont succédé, se sont peu à peu imposées à la réalité depuis la publication, en 1973, d'un véritable détonateur, *L'Archipel du Goulag*. Échec économique ensuite. Cette prise de conscience fut d'autant plus grande que se multipliaient les voyages entre certains pays relevant de ces régimes et les pays capitalistes. Échec idéologique enfin. Une doctrine reflète, en général, la société qu'elle prétend justifier : société réelle si elle veut légitimer une situation existante, société idéale ou future si elle prétend justifier une société qu'elle veut promouvoir. Cela est vrai des idéologies libérales pour les pays de libre expression comme les nôtres ou, au contraire, des idéologies imposées dans des dictatures de droite car, précisément, elles justifient l'absence de liberté et le principe du chef. Le marxisme, idéologie de liberté, d'abondance et d'absence de classe, ne reflète évidemment pas la réalité des régimes qui se déclarent marxistes. On a pu penser, dans un premier temps, que la réalité rejoindrait l'idéologie. Tous les délais que l'on s'était plus ou moins explicitement fixés ont été dépassés. Une telle situation n'était pas tenable. Une société ne peut subsister sans idéologie et celle-ci ne peut se maintenir s'il y a un décalage trop criant entre la thèse et la réalité. Ou bien ceux qui enseignent celle-ci sont cyniques, et alors, comment peuvent-ils être convaincants ? Ou bien ils sont sincères, et comment peuvent-ils continuer à croire le contraire de ce qu'ils voient ? La littérature confirme qu'à un moment on n'y croyait plus¹.

Est-ce pour autant la condamnation du marxisme ? En réalité, les régimes dits marxistes ne l'ont jamais été. Selon Marx, le communisme ne peut d'abord s'établir dans les pays « arriérés » industriellement. Si la révolution s'y fait, il dit textuellement que la vieille gadoue recommencera, c'est-à-dire l'exploitation

1. Jeannine Verdès-Leroux, *Des signaux avant la ruine. L'URSS vue par ses écrivains*, Le Félin, 2013.

des travailleurs et le retour au capitalisme – ce qui a eu lieu effectivement après l’effondrement de l’Union Soviétique. Il affirme que le capitalisme a un rôle essentiel à jouer et qu’il ne s’effacera pas tant qu’il ne l’aura pas rempli. Engels va jusqu’à écrire que, si les communistes arrivent au pouvoir trop tôt, ils se conduiront comme des bêtes féroces, dénonçant ainsi, à l’avance, le stalinisme.

Lénine, bon marxiste en cela, pensait, en déclenchant la révolution en Russie, ne donner que le signal¹ qui va provoquer la seule révolution qui vaille, celle des pays capitalistes avancés, tels la France, l’Allemagne, l’Angleterre et les États-Unis, croyant qu’autrement, comme l’enseignait Marx, sa révolution russe serait balayée. En fait, la révolution dans les pays capitalistes avancés n’a pas eu lieu et la révolution en Russie a subsisté. Lénine a fait la révolution qu’il ne voulait pas faire.

Le reflux du marxisme est donc dû à un malentendu, car on a lié son sort à celui des régimes qui se réclamaient à tort de lui. Cette liaison a eu un effet inverse de 1917 aux années soixante-dix, période où les régimes dits marxistes semblaient obtenir un immense succès économique et humain. C’est sans doute une explication de la rapide expansion du marxisme. En fait, il ne méritait ni cet excès d’honneur ni cette indignité. S’il a des défauts ou s’il est vrai, ce n’est pas à cette aune qu’il faut le juger.

Cependant, le succès de l’idéologie marxiste ne s’expliquait pas uniquement par l’expansion des régimes qui s’en réclamaient. Avant même la révolution bolchevique, celle-ci était, par exemple, déjà très puissante dans les mouvements ouvriers français et allemands. Mieux, n’est-ce pas la force de conviction émanant de l’idéologie marxiste qui explique l’apparition et l’expansion des régimes dits marxistes ?

Sa force de conviction est due aux insuffisances évidentes du capitalisme auquel elle s’oppose et aux maux qu’il entraîne.

1. « Si la révolution russe donne le signal d’une révolution prolétarienne en Occident et que toutes se complètent, l’actuelle propriété commun du sol en Russie pourra servir de point de départ d’une évolution communiste » (Marx d’Engels, préface à l’édition russe du *Manifeste communiste*, trad. fr. in *Œuvres*, Pléiade, Économie, t. I, p. 1483-1484). Il est significatif que Lénine ait donné comme titre à son journal *L’Étincelle* (Ishkra).

Mais le marxisme n'est pas la seule doctrine socialiste à s'opposer au capitalisme. Pourquoi a-t-il rapidement sinon éliminé, du moins marginalisé les autres doctrines socialistes ? Celles-ci étaient essentiellement morales : elles affirment que nous avons le devoir de lutter contre le capitalisme. Mais le devoir de lutter contre le capitalisme n'implique pas la certitude de vaincre. Au contraire, Marx proclame que la victoire est certaine et apparemment semble le démontrer scientifiquement. Comment ne pas préférer celui qui vous assure que vous allez triompher plutôt que celui qui vous laisse entendre que cela dépend de votre courage, de votre nombre et du hasard des circonstances indéterminées.

C'est dire qu'on ne peut comprendre le xx^e siècle et son histoire sans se référer à Marx et à sa théorie. Cependant, l'intérêt qu'offre sa pensée n'est pas seulement historique.

On considère, certes, avec Francis Fukuyama¹, que, depuis l'échec patent des régimes dits « marxistes », le capitalisme a définitivement triomphé du communisme, que le problème de la valeur comparée de l'un et de l'autre ne se pose plus, que la crise que nous connaissons n'est qu'une des crises ordinaires du capitalisme dont la nature est de devoir être surmontées. Mais en fait, c'est une « crise » qui dure depuis une trentaine d'années. Or, il est de l'essence d'une crise d'être momentanée, d'être très limitée dans le temps. Ne subissons-nous pas alors plutôt non une crise, mais les prodromes de la fin du capitalisme prévue par Marx ? Le *Financial Times*, pourtant gardien de l'orthodoxie capitaliste, n'hésite pas, en 2011, à écrire que « le capitalisme subit une crise marxiste »². Le *Time*, en 2009, avait déjà trouvé chez Marx « un diagnostic tranchant concernant les problèmes inhérents à l'économie de marché qui sont étonnamment à propos aujourd'hui »³ et il affirme qu'« il est possible que Marx non seulement ait diagnostiqué les défauts du capitalisme, mais aussi ce que vont provoquer ces défauts⁴ » – c'est-à-dire son autodestruction. Plus explicite, Peer Steinbrück, ministre des finances du gouvernement allemand, avait précisé, en 2008 :

1. *The End of the History and the last Man*, 1992.

2. Du 31 août 2011.

3. Du 29 janvier 2009.

4. Du 26 mars 2013.

« Certaines parties de la théorie de Marx ne sont pas fausses » comme celle selon laquelle « le capitalisme finit par s'autodétruire à force d'avidité. »¹ Et Nouriel Roubini qui en 2006 avait été le seul à prédire la crise de 2008, écrit en 2011 que « Karl Marx a raison : à un certain stade de son évolution le capitalisme peut se détruire lui-même. »² Et comment penser l'autodestruction du capitalisme sans se demander le régime qui lui succédera ? Or, le seul tant soit peu élaboré que nous connaissons est le communisme de Marx. On ne s'étonnera donc pas que Gilles Deleuze préparait avant sa mort un livre qu'il voulait intituler *Grandeur de Marx*³ ; que le *Guardian* peut dire que « les idées de Marx sont plus pertinentes que jamais en ce vingt-et-unième siècle »⁴, que Jacques Attali peut déclarer que Marx est « le grand penseur du nouveau siècle »⁵, que Jacques Derrida peut parler de « Marx le revenant dont tant de voix s'élèvent aujourd'hui pour conjurer le retour [...], sacré, maudit, mais encore clandestin » et affirmer que « Marx n'a pas encore été reçu »⁶ mais qu'il doit l'être, qu'il est attendu. On ne s'étonnera pas qu'Alain Badiou puisse écrire que, « réduit à son os, le marxisme » est légitime, qu'« il demeure légitime de se dire marxiste, si on soutient que la politique est possible »⁷ On ne s'étonnera pas qu'un livre sur Marx⁸ puisse devenir, en 1999, un best-seller traduit en vingt langues, que le *Manifeste Communiste* l'ait été en Angleterre et aux États-Unis en 1998 et que le *Capital* de Marx le devienne en Allemagne en 2009. On ne s'étonnera même pas que les auditeurs de la BBC puissent élire Marx « le plus grand philosophe de tous les temps »⁹ Derrida n'en arrive-t-il pas à dire la même chose : le « marxisme, écrit-il, c'est-à-dire la singularité absolue

1. *Der Spiegel*, septembre 2008.

2. *International Business Time*, 13 août 2011.

3. Il annonce en 1993. Cf. Ariane Chemin et Nicolas Weill in *Le Monde*, 12 avril 1996.

4. Le 25 janvier 2013.

5. *Le Monde*, 27 juin 2005.

6. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, 1993, p. 159 et 276.

7. Alain Badiou, « l'usine comme si événementiel » in *Le Perroquet*, n° 62-63, 1987.

8. Francis Wheen, *Karl Marx, a Life*, 1999.

9. En 2005, avec ensuite, dans l'ordre, Einstein, Newton, Darwin, Thomas d'Aquin, Hawking, Kant, Descartes, Maxwell, Nietzsche. Visiblement ces auditeurs mêlent les savants qui ont changé notre image du monde et les philosophes qui ont réfléchi sur ces changements.

d'un projet – ou d'une promesse – de forme philosophique et scientifique [...] est absolument unique. Il n'y a aucun précédent à un tel événement dans toute l'histoire de l'humanité »¹ ? Sans aller jusqu'à là, il reste surtout que le communisme de Marx est un passage obligé pour comprendre la « crise » dans laquelle nous sommes plongés. Peut-être seulement passage, mais, en tous cas, passage nécessaire.

D'autant plus passage obligé que, si cette « crise » était tout de même surmontée, nous serions livrés alors, avec le triomphe du capitalisme, à un monde purement égoïste, sans perspective morale, ne serait-ce qu'utopique, où l'argent serait devenu l'idole qu'on adore ; et c'est aussi une des raisons pour lesquelles Marx condamne le capitalisme et c'est aussi pourquoi il reste d'actualité. Ce que l'archevêque de Canterbury, en 2008, rappelle avec force : « Le plus grand défi, dans la présente crise, est de pouvoir retrouver quelques connections entre l'argent et [...] la réalisation de buts humains qui ont quelque chose à faire avec [...] ce qui est bon pour la communauté humaine au sens large [...]. Marx, il y a longtemps, a montré le mécanisme par lequel un capitalisme sans retenue devient une sorte de mythologie attribuant [...] une réalité indépendante à [...] ce que les Écritures juives et chrétiennes appellent une idolâtrie » et « il a raison en cela »². C'est pourquoi, sans doute, selon le Pew Research Center, en 2011, le mot « capitalisme » est négatif, aux États-Unis, tout de même pour 40 % des sondés et le mot « socialisme » positif pour 31 % et qu'en 2008, en Allemagne de l'Est, selon Reuter, 52 % des sondés étaient contre le capitalisme et 41 % voudraient un retour au socialisme.

Qu'en est-il donc de la critique par Marx du capitalisme et de l'annonce qu'il fait du communisme ?

1. Jacques Derrida, *op. cit.*, p. 149.

2. Rowan Williams, in *The Spectator*, le 24 septembre 2008.